

PRÉFACE

MÉMOIRES DES ENFANCES ANCIENNES, ce livre est une chronique familiale, le lecteur le plus pressé s'en apercevra. Témoignage authentique fait de souvenirs et de papiers de famille, il est autant livre d'histoire, et cela, il faut le dire avec plus d'insistance. Car l'époque pourrait être révolue où il y avait, d'un côté, le récit ému des temps passés, du temps vécu, et d'autre part, les reconstructions savantes des hommes de métier. Le passage des uns aux autres devient plus compliqué avec des va-et-vient, des échanges, des retours.

Nous savons que l'histoire est aujourd'hui l'art de traiter d'une certaine manière, en fonction de la durée, des matériaux et des situations qu'on ne lui demandait pas autrefois de connaître ni d'interpréter. C'est le cas, maintenant banal, des domaines conquis par les nouvelles sciences de l'homme, par le roman aussi, et annexé par la vieille histoire, rajeunie. Mais c'est aussi le cas de la conscience que nous prenons de notre passé, enfoui au cœur de nos souvenirs ou saisi dans nos papiers de famille.

Qui a aimé l'histoire et a reçu une culture historique sent très bien le rapport de son propre passé à celui de sa communauté, quand après la mort d'un parent il découvre et classe papiers et objets, accumulés pendant une et parfois deux générations. Le temps de nos vies privées est aussi un temps d'histoire. Les historiens de métier n'en sont pas aujourd'hui assez

convaincus, et, eux qui ont fait déjà reculer tant de barrières, hésitent encore devant les singularités d'une existence.

J'ai connu des historiens qui tenaient dans leur propre vie un sujet plus nouveau et plus important que celui, tout classique, qu'ils avaient choisi d'étudier. Mais ils ne s'en doutaient pas. L'un est un historien de l'antiquité romaine, érudit, estimé de ses pairs, chercheur original. J'ai eu un jour la chance de l'entendre parler de sa famille installée depuis au moins le début du XIX^e siècle dans une cour musulmane de la Méditerranée, et je songeai alors à tout le parti qu'avec son talent d'analyse et d'observation il aurait pu tirer de cette documentation. Sans doute pensait-il qu'un sujet qui sentait si fort les odeurs de la maison, de l'enfance, ne permettait pas de s'affranchir de l'anecdote, n'arrivait pas à la dignité d'une recherche scientifique!

En revanche, le cinéma pourrait bien réussir cette approche de l'histoire particulière, à laquelle répugnent les historiens de métier; c'est un essai de ce genre qu'a tenté M. Ophuls dans *Le chagrin et la pitié*, en combinant les archives (extraits de bandes d'actualité) et les témoignages.

*
* *

Le livre de Maria Czapska veut être la recherche de son passé de très jeune fille, et à travers lui, de celui de sa famille. En effet, une moitié du livre est l'histoire de sa famille, depuis la fin du XVIII^e siècle, à l'aide des papiers dont elle disposait, et dans les limites de ses sources. L'autre moitié est composée des souvenirs de son enfance et de son adolescence, mais les deux moitiés ne se suivent pas et la mémorialiste ne prend pas simplement la suite de l'archiviste. L'intérêt et le charme de ses textes viennent du mélange constant des deux genres et des deux inspirations: une femme au soir de sa vie (elle est née en 1894) se penche sur le monde de son enfance, des vieillards qui la peuplaient encore et elle prolonge son récit en deçà de ses souvenirs par une analyse en contrepoint des papiers sauvés des désastres de la grande histoire événementielle: un peu à la manière du roman américain et des flash-back du cinéma.

Elle s'est arrêtée au début de la guerre de 1914. Qui la connaît a lieu de s'en étonner: sa vie de femme, mêlée de près aux drames de l'Europe, n'aurait-elle pas plus mérité l'effort du mémorialiste que l'immobilité féodale de son enfance? Il y a une vingtaine d'années, Maria Czapska a

publié le journal qu'elle tenait pendant l'insurrection de Varsovie. Elle a bien d'autres choses à dire qu'elle écrira peut-être un jour¹, mais c'est son passé profond et ancestral qui la retient aujourd'hui au seuil de la vieillesse.

*
* *

Le terminus ad quem est la Première guerre mondiale; celle-ci a, en effet, un sens très fort en Europe centrale: là, plus qu'ailleurs, c'est bien la fin d'un monde. On y vivait encore, en Biélorussie, dans les pays baltes, selon un régime inchangé depuis deux ou trois siècles: un régime à la fois seigneurial et colonial.

La société décrite par l'auteur, malgré la diversité des langues, des religions, a une grande unité: elle est composée de familles de seigneurs-colons.

Seigneurs vivant au milieu de grands domaines dont ils dirigeaient parfois eux-mêmes l'exploitation (en Pologne), qu'ils vendaient, achetaient, échangeaient. Le service des souverains apportait plus de dépenses que de profits, mais il était souvent à l'origine des fortunes foncières (dotations). Au début du xx^e siècle, Maria Czapska vivait encore dans une économie domaniale: on ne filait plus chez elle, ni ne tissait, mais on recevait les pièces de tissus choisies sur échantillons, on taillait et cousait sur place. Dans l'Europe occidentale des xvii^e et xviii^e siècles le régime seigneurial s'était transformé en un système de droits parasites d'une propriété déjà morcelée; il avait au contraire été comme régénéré ou introduit et imposé en Europe centrale et orientale. Même après la suppression du servage et des corvées, le grand domaine était le cadre normal de la vie. Le pouvoir impérial russe s'en servait pour récompenser ses bons serviteurs ou au contraire pour refouler les petits nobles polonais qui en étaient dépourvus dans la masse paysanne et servile.

Seigneurs donc, mais aussi colons. Bien peu parmi ces familles seigneuriales étaient originaires du pays où elles vivaient au xix^e siècle. La situation évoquée ici est le résultat d'un long et vieux mouvement de colonisation qui a mené les Allemands de la vieille Allemagne carolingienne de l'ouest de l'Elbe jusqu'aux pays baltes, et les Polonais de Prusse jusqu'en Ukraine et Biélorussie: un grand flux qui entraînait avec lui les

1 *À travers la tourmente*. Lausanne, L'âge d'homme, 1980.

juifs de langue allemande (yiddish). Comme les seigneurs s'emparaient des terres et des hommes, les juifs occupaient les commerces et les métiers. Maria Czapska s'est beaucoup intéressée aux juifs dans la longue partie de sa vie active postérieure à son récit, dans la Pologne indépendante de l'entre-deux-guerres et des émigrations. Elle en parle peu ici : marchands, meuniers, à peine entrevus par la petite-fille des seigneurs.

Dans les pays de la Baltique et en Biélorussie où nous conduit Maria Czapska, des maîtres de naissance allemande et polonaise, de religion protestante ou catholique, commandaient des paysans de langue balte, biélorusse, de religion protestante, orthodoxe ou catholique. Dans leurs domaines qu'ils quittaient souvent pour la cour des souverains ou pour de surprenantes pérégrinations à travers l'Europe, ils demeurèrent pendant plusieurs siècles absolument étrangers à leurs paysans. On ne peut lire les descriptions de cette société dispersée en 1917 sans penser aux Français d'Algérie enracinés au milieu de populations arabes et musulmanes : la comparaison est venue naturellement à l'idée d'un descendant d'une de ces familles, Alexandre Meyendorff.

C'est sur ce fond de grande histoire sociale qu'il faut maintenant situer les trois familles d'où sont issus les ancêtres de l'auteur (la quatrième – les Obuchowicz – est négligée faute de documents... et peut-être de souvenirs : il y a toujours dans les milieux familiaux quelques sacrifiés, moins écrivassiers ou moins doués de présence) : celle de sa grand-mère paternelle, les Meyendorff, celle de sa mère, les Thun, celle de son père, les Czapski. On les retrouve du début à la fin, allant et revenant au fil des souvenirs. Le lecteur des romans ou le poète aimerait les découvrir. Je crains que l'historien ait besoin qu'on lui mette des points sur les "i". Les voici.

Les Meyendorff et les Stackelberg (un Meyendorff a épousé une Stackelberg) sont des Allemands originaires de Magdebourg et de Westphalie, venus à la fin du moyen âge dans les pays baltes. Ils durent leur fortune au service du roi de Suède (Stackelberg) puis du tsar (les mêmes Stackelberg, après la défaite suédoise, les Meyendorff). La fidélité était dynastique et non pas nationale. Il n'y avait pas déshonneur pour un Stackelberg prisonnier suédois en Sibérie à faire élever son petit-fils à la cour de Catherine II et à le vouer au service de son vainqueur. Ces Allemands baltes restaient fidèles à leurs origines culturelles sauf dans la Lituanie polonaise où ils furent polonisés et où seule la consonance des

noms les distinguait des autres familles polonaises. Ailleurs, ils demeurèrent allemands et ne se laissèrent pas assimiler par la Russie qu'ils fournissaient cependant en ambassadeurs, officiers et hommes d'État. Ils ne parlaient donc ni les langues baltes, sinon quelques mots pour se faire comprendre des domestiques, ni le russe entre eux. L'allemand était leur langue maternelle, mais elle n'était pas la langue qu'ils écrivaient ; celle de leurs lettres de famille et d'amour, celle de leurs journaux intimes, celle de leurs relations mondaines ou de leurs expressions littéraires, était le français. Dans son étude sur M^{me} de Krudener¹, F. Ley nous a fait pénétrer dans ce monde à la fois allemand et francophone. Les Meyendorff, les Stackelberg appartenaient au même milieu, avaient les mêmes mœurs.

Des trois sœurs Meyendorff (dont la mère était une Stackelberg), qu'on rencontre très souvent dans ce livre, Allemandes, protestantes, fidèles sujettes du tsar, l'une a épousé un catholique polonais, la grand-mère de Maria, et on sait que notre auteur est devenue une patriote polonaise, opposée aux deux ennemis héréditaires de la Pologne, l'Allemagne et la Russie. Une autre a épousé un Finlandais, Nicolay, (nous écrivions en français Nicolai), de culture allemande, mais sujet français : le premier baron Nicolay était un "petit noble" de Strasbourg (évidemment la corrélation est difficile entre un petit noble polonais et celui qu'on imagine son homologue à Strasbourg!) venu en Russie comme précepteur de Paul I^{er}. Une autre enfin a épousé un Russe orthodoxe, Tchitchérine, et l'un de ses fils, cousin germain du père de Maria Czapska, est le fameux commissaire aux affaires étrangères de l'Union soviétique.

*
* *

Les Thun sont aussi venus de la vieille Germanie, mais leur pays d'origine, le Tyrol du sud, faisait partie des possessions héréditaires des Habsbourg dont ils suivaient la fortune, comme les Meyendorff et les barons baltes suivaient celle des tsars. Après la bataille de la montagne Blanche, les nouveaux maîtres de la Bohême invitèrent les Thun, ensemble avec d'autres Allemands, à coloniser le royaume de saint Venceslas ruiné par la guerre de Trente ans, vidé de sa noblesse tchèque par les combats et les proscriptions. Les Allemands de la Baltique étaient partis vers l'est à l'appel des ordres chevaleresques, missionnaires guerriers contre les Slaves

1 Francis Ley. *Madame de Krudener et son temps*. Paris, Plon, 1962.

païens ; les Allemands de la Bohême ont reçu des Habsbourg, en échange des domaines et seigneuries confisqués, la mission de maintenir les pays tchèques dans l'obéissance aux Habsbourg et dans la fidélité à Rome.

Les nobles allemands de Bohême restèrent fidèles aux Habsbourg comme ceux des pays baltes le furent aux tsars. Mais ils s'en distinguèrent par leur conduite sociale, ils témoignèrent plus d'ouverture aux traditions et aux mœurs des populations au milieu desquelles ils avaient été transplantés. Du moins est-ce le cas des Thun. Les événements de 1848, la révolte de la Hongrie n'ébranlèrent pas leur loyauté dynastique, l'un d'entre eux étant alors ambassadeur d'Autriche ; cependant le frère de l'ambassadeur, correspondant de Tocqueville lui écrivait (en français bien entendu) : « Je n'ai pas le cœur allemand. » Un Tchèque slavisant le recommandait à Mickiewicz, disant de lui : « Il est tchèque corps et âme. » Cette tchéophilie ne l'empêcha pas de devenir ministre autrichien de l'instruction publique et d'être le bienfaiteur de l'université allemande de Vienne.

Dans leur domaine de Bohême, au bord de l'Elbe, dans leur palais de Prague, où naquit Maria Czapska, les Thun menaient donc la vie des grands seigneurs terriens hauts fonctionnaires de la couronne, mais aussi, et cela va de pair avec leurs tendances slavophiles, ils avaient un souci d'amélioration sociale, d'éducation populaire, qui manquait aux Allemands de la Baltique. Il semble bien que ces grands propriétaires avaient été touchés par le mouvement autrichien de catholicisme social, qui est à l'origine de la doctrine sociale de l'Église et qui, nous le savons, influença le jeune La Tour du Pin. Un curieux portrait représente le grand-père Thun habillé d'une blouse de velours à la manière un peu stylisée d'un ouvrier de 1850.

La mère de Maria vécut dans ce milieu : elle transporta chez les Czapski, bons catholiques comme tout Polonais qui se respecte, mais pas plus, et élevés par une mère protestante, la dévotion rigoureuse et profonde de l'Autriche. Elle sut s'accommoder de la liberté des manières polonaises, si éloignées de la sévère politesse autrichienne, mais elle ne toléra pas autour d'elle ni de ses enfants la présence de non-catholiques, ce qui n'était pas facile dans cette Biélorussie où la domesticité était biélorusse et orthodoxe. Elle fonda une église, restaura la petite chapelle du domaine, dont le patron, saint Jean Népomucène, un saint populaire de la contre-réforme, l'avait peut-être devancée, mais je la soupçonne d'y avoir introduit la Vierge de Lourdes.

Elle mourut en couches, jeune, épuisée par des grossesses nombreuses et rapprochées. L'influence qu'elle exerça sur ses enfants, le souvenir qu'elle leur laissa ne les a pas empêchés après la guerre de 1914, puis l'hitlérisme, de se détacher de leurs parents autrichiens. On sut après que si quelques-uns avaient accepté le nazisme, l'un des cousins participa à la conjuration militaire de 1944 contre Hitler et fut exécuté.

*
* *

Voici maintenant les Czapski, les seuls Polonais de la famille qui nous soient présentés avec une information suffisante ; nous les voyons arriver avec plaisir, ils sont plus hauts en couleur que leurs parents allemands ou autrichiens avec un mélange de “lumières” et de rudesse. Le plus ancien fondateur de cette branche, au XVIII^e siècle, au temps de la confédération de Bar, avant les derniers partages, écrivait – en polonais cette fois – des petits traités dans le style moral de l'époque où il exhortait ses concitoyens à « s'efforcer d'être bon époux, bon père », bon maître aussi, à vivre noblement à prendre soin de leurs serfs afin de les tirer de la crotte et enfin à chasser les juifs, « ces grands vauriens » qui suçaient le sang du peuple. À la génération suivante, un Czapski éprouvait ses enfants en les forçant à mettre la main dans la gueule d'un ours qu'il avait tué à la chasse. Un oncle de Maria, qui s'occupait de l'administration de Minsk, mais résidait dans son domaine, partait à cheval pour sa ville de grand matin d'hiver les poches pleines de pommes de terre chaudes pour se dégourdir les doigts. En plein XIX^e siècle, ces Czapski nous rappellent un peu nos hobereaux du XVIII^e siècle.

Ils étaient de très bonne noblesse, c'est-à-dire sénatoriale. On évaluait en Pologne la noblesse d'une famille au nombre de sénateurs qu'elle avait procurés. Au-dessous de la grande noblesse sénatoriale, la noblesse polonaise se divisait en catégories dont les plus pauvres étaient déchues, assimilées aux paysans corvéables, et ne conservant de leurs origines que la religion catholique et leurs noms.

Comme leurs parents allemands, les Czapski étaient venus de l'ouest, de la Prusse polonaise, mais cette fois ce n'était ni l'empereur ni le tsar qui les avait installés loin à l'est, en pleine terre biélorusse, mais un Radziwiłł dont le fondateur de la branche avait épousé la fille. Une dot d'une Radziwiłł est à l'origine de la fortune foncière de la famille et de

son établissement colonial en Biélorussie. C'est dans ce *far-east* que se situe le domaine où Maria a passé son enfance entre un père polonais, une mère autrichienne, une grand-mère balte, des paysans biélorusses.

Il n'est pas surprenant que dans un milieu si divers, la culture fût cosmopolite. Cette culture n'était pas russe mais un peu polonaise, un peu allemande et surtout française. Les enfants Czapski avaient quatre éducateurs : un précepteur polonais pour les garçons et trois gouvernantes, l'une polonaise, l'une allemande et une autre française. J'ai l'impression que la primauté du français est due en particulier aux Meyendorff. Il arrivait aux Czapski d'écrire en polonais et à la jeune femme Thun de parler en allemand ; mais les Meyendorff étaient tout à fait francophones. Presque tous les documents utilisés par Maria Czapska sont écrits en français, non seulement des lettres échangées entre des fiancés dont les langues maternelles étaient différentes, mais encore la correspondance des sœurs entre elles et le journal intime de la grand-mère Czapski. Le père de la narratrice, quand il n'était pas en voyage, fuyait la morale des femmes de sa famille en lisant des romans français à couverture jaune qui avaient la réputation d'être polissons. Le français était donc la langue de communication. Aucune influence du russe ; les enfants Czapski n'apprirent cette langue que plus tard.

Remarquons bien que l'usage de la langue était un trait de culture qui ne supposait aucune sympathie politique ou nationale. Ces francophones invétérés n'avaient aucun penchant pour la France de Napoléon III ou de la III^e République. Pendant la première moitié du XIX^e siècle, les Polonais se rendaient souvent à Paris, soit pour y trouver refuge comme Chopin et Mickiewicz, soit pour y vivre bien comme ce Stackelberg qui fut le protecteur de la Dame aux camélias.

À la fin du XIX^e siècle, au contraire, les personnages mis en scène par Maria Czapska n'allaient presque plus en France quoiqu'ils voyageassent toujours beaucoup. Ces vieilles dames étaient infatigables ; par toutes saisons, elles parcouraient les routes d'Allemagne, d'Italie. À la même époque, la noblesse française qui avait eu aussi la bougeotte pendant l'émigration et au début du XIX^e siècle, était comme frappée d'immobilité. Qu'on compare en effet aux pérégrinations européennes des Meyendorff, des Thun, des Czapski la vie quasi recluse des Broglie au temps de l'enfance de leur mémorialiste M^{me} de Pange !

*
* *

Comment concilier le cosmopolitisme de la culture et le patriotisme polonais? En fait, il n'y avait pas alors contradiction – n'oublions pas que nous sommes dans la Pologne occupée d'après les partages, dont la noblesse s'est révoltée à plusieurs reprises au XIX^e siècle, mal suivie parfois par les paysans. Même vaincue, la noblesse n'était pas résignée : à un ambassadeur anglais qui l'assurait que ses enfants ne pourraient pas ne pas devenir russes ou allemands, la comtesse Zamoyska, une sainte femme, répondit qu'elle les étranglerait plutôt de ses mains. Mais à cette époque, les progrès du nationalisme venu de la France révolutionnaire n'avaient pas partout imposé l'identité de la culture ou de la langue et du patriotisme. On pouvait être francophone et bon patriote polonais ou loyal sujet du tsar, cela est vrai d'une manière générale ; mais dans le cas des Czapski le patriotisme polonais paraît plutôt tiède. Il n'est pas absent : le père fondateur François Stanislas, l'époux d'une Radziwiłł, était ennemi des Russes. Un cousin germain du père de Maria, un Czapski, fut condamné à mort par Alexandre II et il n'a dû sa grâce d'abord, sa libération ensuite qu'à des interventions parmi lesquelles celles de "collaborateurs" de la famille, du grand-père de l'auteur, mari d'une Meyendorff. Ce dernier était au service du tsar comme ses parents baltes. Il fut même vice-gouverneur de Saint-Petersbourg, mais il n'avancé plus dans sa carrière. Mal récompensé de son zèle, il devina que le tsar ne lui pardonnait pas sa naissance et, à la longue, il finit par prendre les Russes en grippe et le dire à l'indignation de sa belle-sœur Meyendorff-Tchitcherine. Son opposition n'alla pas plus loin que quelques écarts de langage et un geste de numismate en colère : il vendit sa collection de monnaies russes pour la remplacer par des monnaies polonaises. Il devint donc plus polonais sur le tard, mais n'empêche que trente ans auparavant sa mère, une Polonaise, pleurait quand ses petits-enfants l'appelaient *babouchka* à la russe.

Le père des enfants Czapski n'exerça sur eux aucune influence politique, mais devint avec l'âge plus conscient de sa nationalité polonaise.

Mais voici que vers les années 1910, il s'est passé quelque chose d'assez extraordinaire. Dans cette famille de colons polonais, aristocratiques, conservateurs, cosmopolites, résignés à une "collaboration" de bon ton, les enfants deviennent sociaux sinon socialistes et chaleureux patriotes.



*Maria Czapska à Maisons-Laffitte
dans les années 1960.*

Transformation étonnante et qui étonne la mémorialiste elle-même. On découvre Tolstoï à l'indignation du père, on va au peuple, on organise des séances instructives et récréatives : on réunit les paysans (ouvriers du domaine) pour leur lire des textes qui les font tomber de sommeil et d'ennui. Le socialisme humanitaire semble d'ailleurs avoir précédé le patriotisme polonais : il amène les enfants Czapski à la culture russe qui leur était demeurée étrangère. Est-ce un effet du mouvement d'idées qui suivit en Russie l'ébranlement de 1905 ? On brûle alors les châteaux des barons baltes et la grand-mère Czapski

s'aperçoit avec stupeur que les paysans ne se découvraient plus sur son passage ! Mais comment ces idées ont-elles pu pénétrer dans ce manoir perdu dans la province de Minsk, par quelle micro-influence ? Décidément l'air du temps passe sous les portes les mieux fermées.

Cette conversion annonce le début d'une nouvelle vie, une vie d'intellectuels polonais qui sera désormais celle de Maria Czapska.

Ni elle ni son frère, le peintre Joseph Czapski, n'ont oublié la formation française de leur enfance : en France, ils viendront après la Première guerre pour compléter leurs études. Maria fera paraître en français un *Mickiewicz* dans la célèbre collection des "Vies romancées"¹. Ils reviendront à Paris en 1945 et ils s'installeront en France. Je les ai rencontrés alors chez Daniel Halévy, qui les connaissait depuis longtemps et leur avait rendu visite en Pologne. Ils m'ont reçu dans les pièces qu'ils occupaient dans

1 Paris, Plon, 1931.

l'hôtel Lambert où l'on montrait le piano de Chopin et où les émigrations polonaises avaient déposé leurs traces comme des sédiments géologiques.

Leur long séjour en France a fait d'eux des quasi-Français, nul doute qu'ils connaissent mieux la culture française que les Meyendorff autrefois et que beaucoup de Français instruits aujourd'hui ; mais entre eux, ils écrivent et parlent polonais, ils rédigent leurs journaux intimes en polonais. Tout Français qu'ils sont devenus par l'habitude et la sympathie, ils restent et se veulent polonais. Leur pigeonnier de la revue *Kultura*, à Maisons-Laffitte, est un balcon sur le monde, mais ce monde est celui de la diaspora polonaise.

La connaissance que nous avons de la suite nous permet ainsi de mieux comprendre le sens de l'épisode final de l'enfance de Maria. Les dernières pages de son livre décrivent le début de la nationalisation d'une famille d'ancien régime. Cette nationalisation a lieu dans la Pologne à la fois coloniale et occupée du début du xx^e siècle. Elle a commencé chez nous à la fin du xviii^e siècle avec des flux et des reflux. Nous la voyons se faire sous nos yeux dans la famille Czapski en une génération.

Philippe Ariès
Paris, août 1971